

NOS ANCIENS RACONTENT

Il fut un temps où le transport des arbres abattus en forêt, jusqu'à leur lieu d'usinage pour être transformés en poutres et planches, s'effectuait au moyen de voitures tirées par des chevaux ou des bœufs.

C'était des paysans, qui en marge de leurs travaux fermiers, s'étaient spécialisés dans cette tâche, pour la bonne raison qu'il fallait être propriétaire d'un bon attelage : au moins 3 chevaux ou bœufs – « personnellement je préférais les chevaux » - précise M. BALMER Frédéric, qui a repris l'exploitation paternelle, rue d'Uhrwiller. Il fut naguère un de ces grumiers et il raconte avec nostalgie quelques souvenirs vécus à l'époque.

Pour faire le métier de grumier, dit-il, mieux valait avoir une santé robuste et surtout ne pas reculer devant la tâche. Les scieries des environs faisaient des offres pour le transport, les intéressés proposaient leur prix au m³ et bien entendu les plus avantageux remportaient le marché. A noter que dans notre village existait encore la scierie Kocher, située Place du Tilleul, aujourd'hui B.M.D. France. Elle employait un personnel qui se composait d'ouvriers locaux, certains venant même de Reipertswiller ou Lichtenberg. Ceux-ci venaient à pied le lundi matin, apportaient leurs victuailles à base de pommes de terre pour toute la semaine, et regagnaient leur domicile le samedi.

Souvent 2 ou 3 grumiers s'associaient et s'entraidaient, soit pour la traction des troncs, soit pour le chargement des voitures qui s'effectuait sur place si la terre était sèche.

Généralement le départ en forêt vers Baerenthal, Bitche, Haguenau, Betschdorf... avait lieu à 2 ou 3 heures du matin en été, un peu plus tard en hiver : en fait, cela dépendait des saisons, ainsi que de la longueur du parcours à faire jusqu'au lieu de coupe, car le trajet prenait beaucoup de temps. Les plus longues distances à parcourir nous menaient dans la forêt près de Betschdorf et de Soufflenheim.

Les grumiers partaient alors vers 22 h afin d'être sur place très tôt le matin, avant la chaleur accablante en été, et avant que les insectes (mouches, frelons...) ne rendent les bêtes comme folles et n'obéissent plus aux ordres du conducteur.

M. BALMER se souvient d'une expédition particulièrement harassante en forêt de Soufflenheim. Partis avec 3 attelages à 10 h du soir, un dimanche soir, nous avons travaillé le lendemain par une chaleur étouffante, pour prendre le chemin du retour dans l'après-midi. Toutes les réserves liquides étant épuisées, c'est avec soulagement que nous nous sommes désaltérés avec nos bêtes à une fontaine dans une maison forestière près de Haguenau. Il faut dire, reconnaît volontiers notre ancien grumier, que le dur labeur en plein air creusait les estomacs et desséchait souvent la gorge des travailleurs. Vers le soir, nous fîmes une halte dans un bistrot, route de Bitche. Là, nous mîmes nos bêtes à l'abri pour leur donner du fourrage, mais nous étions tellement exténués que nous avons passé la nuit près de nos chevaux, pour ne finalement rentrer que le mardi pour midi après le déchargement des voitures.

L'hiver, il nous fallait affronter le froid et la neige qui cachait les grumes, mais qui par contre permettait à celles-ci de glisser, d'où une traction plus facile. Les chevaux devaient être obéissants et réagir au moindre signe ou ordre du conducteur qui lui, devait être vigilant aussi bien, dans la conduite de ses bêtes que dans la manipulation du bois. C'était tout un art que de tirer les grumes entre les arbres jusqu'à la voiture. De même que pour le chargement qui lui aussi se faisait avec les bêtes.

Un jour, raconte M. BALMER cela se passait à flanc de montagne dans le Mühltahl, un de nos attelages bien qu'assez robuste ne put malgré tous les efforts arriver à faire bouger une grume de quelques 6m³ qu'il fallait traîner en aval près des voitures. On renforça l'attelage et

tout d'un coup, sous la traction des 4 chevaux, la grume partit, dévia, renversa n jeune hêtre au passage, passa sous les 4 chevaux pour défoncer le chemin au bas de la pente. Les chevaux restèrent à nu, les harnais ayant été entraînés par la grume. Heureusement il n'y eu que des dégâts matériels, et après avoir démêlé et rafistolé tant bien que mal les harnais, nous pûmes finir notre chargement et rentrer à bon port. Les chemins forestiers, la plupart en mauvais état (on n'en connaissait pas alors les petites routes goudronnées en forêt) exigeaient parfois un attelage de 4 à 6 chevaux pour tirer les voitures chargées, d'où l'entraide entre les grumiers. Vers 1937, précise M. BALMER, les roues fermées de voitures, permettant une charge de 4 à 5 m³, furent remplacées par des roues à pneus qui avaient l'avantage de ne pas s'enfoncer facilement dans les chemins sablonneux et de porter une charge de 8 m³ et même jusqu'à 12 m³ de bois de sapin. Les essieux mobiles des voitures étaient plus ou moins séparés d'après la longueur des grumes qui étaient maintenues en place (les unes sur les autres) au moyen de chaînes métalliques.

Voilà un petit aperçu de ce que fût la vie quotidienne de ces transporteurs de grumes hommes de la forêt, hommes de la terre qui, aussi éprouvant qu'il fût, aimaient leur métier comme on aime un bon vin, au point qu'une fois goûté, on ne peut plus s'en passer !

M. BALMER cessa son activité vers 1960.